

ALEXANDRE DIEGO GARY

**S. OU
L'ESPÉRANCE
DE VIE**

nrf

GALLIMARD

S.
OU L'ESPÉRANCE DE VIE

ALEXANDRE DIEGO GARY

S.
OU L'ESPÉRANCE
DE VIE

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2009.*

*À la mémoire d'Eugenia Muñoz Lacasta
À la mémoire de Jean-François Bougan*

*Avec toute ma gratitude à Lydia Le Colleter
et à Toré Balkan*

« Les mots qui vont surgir savent de nous
des choses que nous ignorons d'eux. »

RENÉ CHAR
Chants de la Balandrane

« S'il pouvait penser, le cœur s'arrêterait. »

FERNANDO PESSOA
Le livre de l'intranquillité

J'aimerais commencer par une belle black de phrase, bien roulée, saphique et sophistiquée, une phrase que l'on aurait envie de caresser, contre laquelle on voudrait se blottir, se frotter, dont on souhaiterait épouser les contours. Mais les circonstances, les Événements, ne le permettent pas. Et les mots qui vont surgir se révèlent plus prosaïques, plus pauvres que je ne l'aurais voulu. Ils ont toutefois le mérite d'aspirer à dire la vérité, sans fioritures, sans détour. Vérité que voici : ce n'est pas une vie, c'est une rature. Mon existence ressemble à une succession de mots rayés jusqu'au sang, biffés jusqu'à la moelle. Au point que le papier sur lequel je les couche, sur lequel ils gisent, s'en trouve déchiré, troué par endroits.

Ils forment un petit amas, un entrelacs de signes enserrés dans les barbelés d'encre qui les noircit jusqu'à les effacer, ou presque. Je les imagine autour de moi, enchevêtrés, tous ces mots nuls et non avendus, qui ne pensent, qui ne veulent rien dire. Ils m'entourent, m'enferment, m'emprisonnent, pareils à un petit camp de concentration fait sur mesure, pour me réduire au silence.

Alors, assis, je les observe. Et je les imagine se mettant en branle et se transformant en wagons. Je les regarde et ils composent dès lors ainsi un train qui pourrait faire le tour de la terre. Et voyant s'éloigner ces taches sombres, je retrouve la liberté de m'exprimer.

J'ai trente ans — cela fait quinze années que j'ai trente ans — et je m'appelle Sébastien Heayes. J'aime mon nom. J'ai l'impression qu'il forme un abri, un refuge, un camouflage. Bien entendu ce nom qui me protège n'est pas mon vrai patronyme. En réalité je me nomme David Alejandro. Mais ce nom est devenu trop difficile à porter. D'emblée, il m'expose. À toute une vie. À toute une histoire. Deux vies. Deux histoires. Celles de mes parents. Qui furent célèbres. Et dont le nom, justement, est passé à la Postérité. Et la postérité, pour ceux qui restent, ce n'est pas une vie.

En provenance de Paris, il faisait encore nuit quand il est descendu du train à la frontière à Irūn. Dans l'aube pâle du petit matin qui s'esquissait, il a eu le temps de boire un café au buffet de la gare sans âme, avant de s'engager dans le passage souterrain qui conduisait au quai où se trouvait El Topo, le train qui devait le mener jusqu'à San Sebastián. Il portait un vieil imperméable beige et une mallette à la main lorsqu'il est sorti de la Estación del Norte, avenida de Francia. Trois quarts d'heure s'étaient écoulés durant lesquels il avait vu le jour se lever à travers la vitre du

train, par petites touches, comme si on effaçait des lambeaux de nuit, pour laisser se dessiner un jour relativement clair, taché de nuages bleutés. Il a traversé le pont María Cristina et s'est engagé d'un pas lent dans le paseo de Los Fueros qui longe le fleuve Urumea jusqu'à la mer. L'eau était jaunâtre. Quelques poissons luttèrent contre le faible courant et il est resté un long moment accoudé à la balustrade en fer forgé, l'esprit agité par des souvenirs dont il n'était pas sûr qu'ils fussent les siens. Cela se passait comme s'il lisait dans les pensées de quelqu'un d'autre, comme s'il éprouvait les émotions d'un alter ego inconnu. Il n'était ni effrayé ni même étonné par ces pensées hétérogènes qui l'envahissaient. Cela lui paraissait normal, comme faisant partie du cours des choses. Cela coulait de source, comme ce voyage au Pays basque espagnol, qui avait été décidé à la dernière minute. De même il lui semblait normal de connaître la topographie de cette ville où il ne se souvenait pourtant pas d'avoir jamais mis les pieds et sur laquelle il n'avait pris aucun renseignement.

Les images qui le traversaient évoquaient des montagnes au creux desquelles coulaient des rivières limpides où l'on s'imaginait que les pierres dissimulaient des pépites d'or. Il s'agissait d'images mythiques de l'Oregon de mon enfance. Mais cela, lui ne le savait pas, ne pouvait le deviner. Simplement, à huit heures du matin, contemplant le fleuve Urumea, il était envahi par ces images, absorbé par mes souvenirs.

J'avais sept ans lorsque je séjournais dans l'Oregon avec ma mère. Depuis, trente-huit années exactement se sont écoulées. Mais les images des vertes montagnes aux arbres gigantesques, des cours d'eau où le petit enfant que j'étais s'imaginait chercheur d'or, du village de cow-boys où se déroulait le tournage du film demeuraient intactes, immaculées, dans mon esprit. Ce village, bâti par les studios de Hollywood pour tourner des westerns, avec son shérif, son maréchal-ferrant, son saloon, constituait un rêve éveillé pour l'enfant, habillé en cow-boy bien entendu, que j'étais. Un hélicoptère rouge venait nous chercher chaque jour (du moins quand je n'allais pas à l'école), ma mère et moi, près de la villa que la production avait mise à notre disposition dans la petite ville de Baker et nous emmenait au petit matin plus d'un siècle en arrière, en plein Far West.

Parmi les archives que je possède se trouvent des photographies non seulement de ma mère et moi, d'Eugénie, de Célia la domestique, mais aussi de mon père dans cette montagne de l'Oregon. Barbu, il porte une épaisse chemise en laine à carreaux bleus et il se tient face à un ours, aussi haut que lui, dressé sur ses membres postérieurs, nez à nez, ours brun qui devait faire partie du tournage.

L'homme qui se tient accoudé, la tête penchée vers le fleuve Urumea, n'a aucune idée précise de la signification de tout cela. Il revoit les pierres dorées de mon enfance, mais il ignore que c'est pendant ce séjour

dans le nord-ouest de l'Amérique que j'ai été le plus proche de ma mère et que cela reste pour moi un souvenir sans prix même si c'est là aussi que mon père a tenu une conférence de presse annonçant que lui et ma mère divorçaient, parce qu'elle avait eu une aventure avec Clint Eastwood, l'autre vedette du film avec Lee Marvin.

L'homme qui s'éloigne désormais du fleuve pour s'engager sur sa gauche dans l'avenida de la Libertad doit savoir qu'avant d'être une longue existence médiocre, solitaire si l'on excepte la compagnie des femmes, une vie que l'on peut considérer comme un échec s'il n'y avait le triomphe d'avoir survécu, mon existence, je le dis avec la plus grande modestie, a toujours été un peu hors du commun. Pas de mon fait. Mais à cause de mes parents. Parce que ma mère était une actrice d'une ineffable beauté, dont le visage domptait la lumière comme d'autres domptent des animaux féroces, et que son nom est devenu mythique pour les cinéphiles. Parce que mon père, en tant qu'écrivain, est entré dans la légende. Parce que tous deux, enfin, sont partis de leur propre volonté, mettant fin, l'un après l'autre, à leurs jours. Et désormais, arrivé à l'âge d'homme, à l'âge de la maturité, un choix se présente à moi : fermer ma gueule, à jamais, sur les Événements, sur ce qu'est et sur ce que fut ma vie, ou l'ouvrir, sans doute dans l'espoir de reconquérir un peu de ma dignité, mais en courant le risque qui me semble le plus grave pour moi, celui de l'impudeur et de l'indécence. Coucher ou pas. Pour y arriver. Coucher sur le papier qui peut être une manière de prostitution bien plus grave

que de souiller des draps dans un hôtel de passe avec un inconnu, pour quelques dizaines d'euros.

Coucher ou pas. Ce n'est sans doute pas la question que se pose l'inconnu à l'imperméable élimé qui se trouve désormais attablé au café, à la lumière trop crue, de l'avenida de la Libertad, en attendant l'agent de location qui doit lui remettre les clefs de l'appartement. Un peu plus d'une heure à tirer, pour en arriver à celle du rendez-vous. L'homme est fatigué. La nuit a été courte dans le train. Et il se sent parfaitement étranger dans ce décor chromé qui semble dater des années soixante-dix, parmi les serveurs et les serveuses aux gilets pas très nets, rayés de vert, de noir et de blanc, parfaitement étranger dans cette ville où, lui, n'a jamais mis les pieds et dont il ignorait jusqu'à l'existence la veille encore.

Je ne sais pas si c'est un homme très cultivé. Mais il connaît le nom de mes parents. Celui de ma mère, Jean Seberg, parce qu'il l'a vu traîner dans un journal à sensation et, aussi, à cause d'une coupe de cheveux. Celui de mon père parce qu'on a beaucoup parlé de lui pour le vingt-cinquième anniversaire de sa mort.

À peine assis à la table du café l'Homme de San Sebastián est assailli par les mots. S'immisce dans son esprit un véritable déluge de mots. Parfois ce sont des mots solitaires, comme des sentinelles de l'âme, les gardiens de toute une vie. Puis ce sont des phrases entières, pour certaines il reconnaît les citations de

romans qu'il a lus il y a si longtemps qu'il n'aurait pu imaginer en conserver la trace en lui. Ce sont aussi des vers, de Baudelaire, de Verlaine, de Rimbaud, qui lui sont familiers. Il se tient la tête entre les mains, envahi par cette marée de mots anciens, il a le sentiment d'étouffer, de se noyer dans une mer de cendres. Puis un paragraphe s'installe en lui, s'empare de toute sa personne. Il ne peut s'empêcher de le murmurer à mi-voix : « C'était une aube mauvaise de septembre, mouillée de pluie : les pins flottaient dans le brouillard, le regard n'arrivait pas jusqu'au ciel. »

Il reconnaît aisément ce passage. Il s'agit du début du premier livre d'Ivan Alejandro. Il est surpris de l'avoir identifié, lui dont la mémoire a été depuis des années grignotée, rongée par la douleur. Il ignore comment il le sait mais il se souvient que l'écrivain a gardé cette première page manuscrite par-devers lui. Avec une brûlure, une tache roussie au milieu. L'Homme de San Sebastián ne comprend pas comment il sait tout cela. Mais il s'incline, chapeau bas, devant cette phrase, ouverture de l'œuvre à venir. Puis soudain par un brusque revirement qui le dépasse c'est la colère qui le gagne et, intérieurement, il rugit.

— Silence ! On ne s'entend plus penser. Silence les morts malgré tout le respect que je vous dois. Maintenant c'est à moi de prendre la parole. Laissez-moi juste en toucher un mot. De toi, d'elle, de moi. Moi surtout, avec toute la modestie, toute l'humiliation due à mon rang. Mon rang de progéniture, de rien du tout, de moins-que-rien. Ni diplomate. Ni aviateur. Ni grand-écrivain. Simplement vivant. Désespérément vivant, aspirant à vivre, enfin, après toutes ces années de pénombre.

Il n'y aura pas un mot désobligeant, ni pour toi ni pour elle. Je ne me permettrai pas. Jamais. Mais laisse-moi juste ne serait-ce que susurrer, murmurer, souffler, oui, comme un souffleur, oui, comme un souffleur de théâtre qui inventerait le texte au fur et à mesure. Au fil des mots. Il y a une partie de moi qui se trouve à San Sebastián, au Pays basque espagnol. Un autre moi-même ? Sans savoir pourquoi. Sans savoir qu'y faire. Pour l'instant, la seule information dont il dispose, c'est qu'on doit lui remettre les clefs d'un appartement, face à la mer. Il est comme une autre partie de moi qui a vécu longtemps dans un appartement austère, aux sols en ardoise noire, chargé de meubles et de souvenirs qui venaient de vous. C'était un appartement qui s'est vidé de son sang, goutte à goutte. Je faisais disparaître chaque jour un objet, un livre, un tableau, un bibelot dont j'avais hérité. Jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien provenant de vous.

Ensuite, c'est jusqu'à mes propres gestes qui ont été dérobés, notamment le mimétisme qui me venait de toi, mon père. Enfin, c'est jusqu'à la parole dont j'ai été privé, me laissant seul et aphasique, perdu dans Paris.

La tristesse est un guide aveugle (comme un chien de mal-voyant qui lui-même n'y verrait goutte). Elle m'a conduit à errer tel un somnambule dans le grand appartement encombré de fantômes et d'objets d'un passé jamais révolu. Elle m'a fait connaître la plus noire des nuits blanches. Elle m'a conduit dans les bas-fonds de Barcelone, en marge de la marge, dans l'espoir insensé de lui échapper, de me mutiler de vous.

L'appartement se trouvait rue du Faubourg-Saint-Germain. Il était vaste, avec des plafonds très hauts et des sols en ardoise noire. Il donnait sur une voie privée d'un côté, sur la rue de l'autre. De ton bureau on voyait trois marronniers et un atelier d'artiste, posé vers le fond de la cour.

Tu as écrit une partie essentielle de ton œuvre dans ce bureau où régnait une large table, en ardoise noire elle aussi, et sur laquelle étaient posés, en dehors de ta panoplie de stylos rangés dans un étui à cigares en cuir noir et de la machine à écrire qu'utilisait ta secrétaire, une boule de cristal, un hippopotame en faïence et les effigies en bois sculpté de Don Quichotte et de Sancho Pança. Et une lettre ainsi qu'une photographie de ta mère.

Tu travaillais à heures fixes. Tu commençais à huit heures, après avoir endossé ton déguisement de la journée et être allé prendre un café au petit bar du coin de la rue. Tu m'as toujours dit que je pouvais pénétrer dans ce bureau, te déranger dans ton travail, à tout moment. Tu n'en sortais que pour le déjeuner, que nous partagions en tête à tête. Lorsque tu étais en période d'écriture, de gestation, tu m'accueillais d'un sourire et d'un « Comment ça va au lycée ? », puis tu repartais dans tes pensées, irrémédiablement ailleurs, absent, envahi.

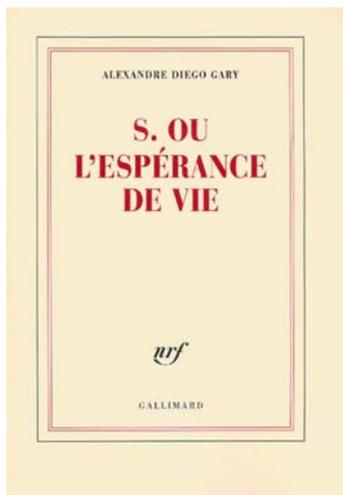
Lorsque tu n'écrivais pas, il t'arrivait d'être plus loquace, de plaisanter, de me parler, un peu goujat, des compétences au lit de ta maîtresse du moment, de t'inquiéter davantage de ce qu'il advenait de moi, ou de me raconter une vieille blague juive. Mais souvent aussi, la dépression ou la mélancolie te plongeait dans le silence.

Je t'embrassais, en quittant la table, nous échangeions un bref « Salut, p'pa — Salut, fiston » et je repartais pour le lycée tandis que tu allais t'allonger, avec tes grands cahiers noirs, et écrivais couché, dans une semi-pénombre. Plus tard, tu t'installais à nouveau dans ton bureau, face aux marronniers, et tu écrivais encore, ou dictais à la secrétaire, jusqu'au soir, moment où tu prenais un bain et te rasais avant le dîner. Il te fallait t'interdire d'écrire le soir. Pour ne pas t'épuiser. Pour raison garder, comme tu aimais à le répéter si souvent.

J'ai passé de longues heures dans ton bureau après ta mort, assis dans ton fauteuil pivotant en cuir clair. Je sentais ton odeur, qui demeurait, qui persistait et que j'ai toujours retrouvée, comme par magie, chaque fois que j'ai été amené, bien des années plus tard, à repasser dans l'appartement.

Derrière ton fauteuil, un grand miroir. Sur la gauche, un de mes poèmes maladroits, accroché au mur. En face, un canapé beige, en cuir également. Et sur la droite du canapé, plaqué au mur, un panneau de bois recouvert de photographies, de toi, de moi, de ma mère, de nos nombreux animaux. Quelques articles de presse aussi, le plus souvent des témoignages de notre humaine bêtise, de nos désastres. Je ne pouvais plus regarder ce patchwork de photos, après votre mort. Je restais figé, à contempler les marronniers. Cela faisait trop mal. Mais parfois mon regard se posait sur ce qu'il y avait sans doute de plus essentiel, sur ton bureau : une photographie de ta mère, âgée, les cheveux blancs, et sa dernière lettre, encadrée, qui se terminait par un « sois dur, sois fort » que tu m'as traduit

- Je suis Sébastien Heayes.
- Asseyons-nous sur un banc, rétorque l'Homme de San Sebastián, nous avons tant de choses à nous dire.



S. ou l'espérance
de vie
Alexandre Diego
Gary

Cette édition électronique du livre *S. ou l'espérance de vie*
d' *Alexandre Diego Gary*
a été réalisée le 07/12/2009 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en mars 2009 (ISBN : 9782070125777)
Code Sodis : N32193 - ISBN : 9792070285562